ARISTARQUE

A

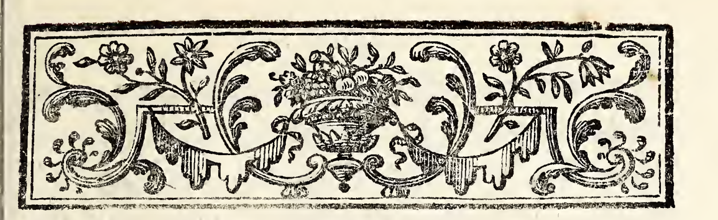
ZOÏLE

Il faut être juste..... Condamner les méchants, quelques puissants qu'ils soyent ; mais ne pas donner raison aux foibles, quand ils exigent des droits illégitimes,

Démosthenes. Ocat.... de Coronâ.

Imprimé sous la Direction de M. Clousier, Imprimeur du Roi, par les Enfans-Aveugles.

1790.



ARISTARQUE A ZOÏLE.

L'exercice des vertus sociales porte au fond du cœur de l'homme l'amour de l'humanité.

J. J. Rousseau. Contrat Social.

MON ami, du sein de tes foyers champêtres, tu me demandes sans cesse, et avec le plus vif intérêt possible, comme un bon Patriote qui aime son Roi et sa Patrie; que font nos illustres Députés à Paris? près de notre Monarque, digne descendant du grand Henri! Héritier de son trône comme de ses vertus, qui voudroit comme lui rendre son

Peuple heureux, auprès de Necker le soutient du peuple, qui fixa toujours des regards. Que font les Représentants de vingt six millions de François ? hélas ! mon ami, depuis qu'ils ont commencé à s'approcher, la discorde infernale s'est mise au milieu d'eux pour les séparer, et faire rappeller à la classe d'hommes mitrés, qui mangeant à elle seule la substance pécuniaire de dix millions de François ; elle avoit des droits incontestables pour opprimer le peuple et le laisser dans l'ignorance. Et à celle, pour qui je ne sçais quels motifs, et quels prétendus services rendus à la Nation, à des titres pompeux pour mépriser ceux qui la nourissent, se faisant appeller noble, prérogatives qui les forcent à ne point se compromettre avec ce qu'elles apppellent peuple, parceque disent-elles, notre noble origine nous faisant des êtres d'une espèce supérieure à la foule commune nous ne devons pas nous confondre avec six cent représentans qui sont des roturiers, où il s'y trouve des fils de laboureurs, de cordonniers, et

d'une foule de professions peu convenables, et peu dignes de paroître devant six cens autres représentans, dont les titres et les actions illustres de leurs ancêtres, couchés sur de vieux parchemins, les ont fait héritiers d'une foule de héros; bien que leurs actions soient très-contraires à celle de ces héros, dont ils se vantent d'être les descendans, et ne démentent continuellement leur noble origine; mais c'est assez pour eux de se croire les fils de ces grands hommes, ils en portent les noms, ils en ont même les armoiries; peu leur importe de les imiter.

Ainsi, cher Zoïle, l'on passe le tems le plus précieux, à discuter sur des droits vraiment chimériques, sur des prérogatives d'une noblesse imaginaire, souvent plus nuisibles qu'utiles au bien général, et à l'ordre social dans les états monarchiques, comme si dans chaque siècle, dans chaque Royaume, l'on ne pourroit pas trouver des hommes vraiment nobles par leurs actions, dont les vertus sublimes serviroient de garant, au dépôt confié par l'Etat pour commander à leurs semblables.

La principale cause des maux que souffre la France, n'est autre chose que l'abus du pouvoir, mis dans des mains faites pour détruire le bonheur des peuples ; les dignités sont mises à l'encan, la naissance, le rang et la fortune, seront toujours des routes infaillibles pour y parvenir.

Toute la sagesse humaine n'est que folie, et ne guérira jamais les abus nés des passions des grands ; un million d'hommes en France trouve à faire parade de vertu dont ils n'ont jamais connu qne le nom, les titres de noblesse que l'orgüeil prête à la vanité valent-ils ceux du cœur.

Ainsi l'on vit toujours naître en tous les Climats,
Des passions des grands les malheurs des Etats.

Voltaire.

Oui, Zoïle, tu gémirois si tu pouvois entendre les discours insultants que l'on tient contre ce pauvre peuple, et tu t'écrierois, quoi ! dans cette classe nombreuse chargé par toute une Nation, il ne s'y trouvera pas un seul homme qui saura braver la fureur des grands, que l'on devroit appeller judi-

cieusement petits ; qui aimera assez la Patrie pour élever une voix plaintive au milieu de ces hommes intègres , prets peut être à lui servir d'appui auprès d'un Roi bienfaisant, qui, retenu par une mauvaise honte, n'attendent qu'un moment favorable , une seule parole portée hardiement au pied du Trône pour se déclarer, et faire connoître à toute la Nation qu'ils méritoient ce qu'elle leur a confié, quoi ! pas un seul ne pourra dire avec tout le respect dû au Souverain, oui, mon Roi, c'est le Peuple que l'on appelloit tiers , qui compose votre Monarchie , c'est lui qui nourrit tout, et sans lui tout n'est rien, et ce qui n'est pas Peuple est si peu de chose, que ce n'est pas la peine de le compter; il y a dans la nature une égalité de faits réels et indestructibles parce qu'il est impossible dans cet état que la différence d'homme à homme soit assez grande , pour rendre l'un dépendant de l'autre; il y a dans l'état civil, une inégalité de droit chimérique et vaine, parce que les moyens destinés à la maintenir, servent eux-mêmes

à la détruire, et que la force publique a àjoutée au plus fort, pour opprimer le plus foible, rompt l'espèce d'équilibre que la nature avoit mis entre-eux.

De cette premiere contradiction découlent toutes celles que l'on remarque dans l'ordre civil, entre l'apparence et la réalité. Toujours la multitude sera sacrifiée au petit nombre, et l'intérêt public à l'intérêt particulier; toujours ces noms spécieux de justice, de subordination, serviront d'instrument à la violence, et d'armes à l'iniquité, d'où il suit que les ordres distingués qui se prétendent utiles aux autres, ne sont en effet utiles qu'à eux-mêmes, aux dépens des autres, par où l'on doit juger de la considération qui leur est dûe, selon la justice selon la raison, reste à voir si le rang qu'ils se sont donné qu'ils tiennent du hazard, ou acquit par mille voix plutôt illicites que justes, est nécessaire ou favorable au bien général; et s'ils sont dignes d'avoir toutes les prérogatives qu'ils imaginent leur être dûe. Gardons nous de confondre l'homme

honoré d'avec celui qui mérite de l'être. La puissance les biens , et tant de pompeuses bagatelles dont l'orgueil fait parade, n'ajoutent rien au prix intrinséque de notre être. Celui là seul jouit d'une solide gloire qui remplit ses devoirs avec dignité et qui sait préférer à des titres fastueux.

Les noms moins vantés mais plus saints ,
De ces nobles vertus utiles aux humains ,
Qui devroient de tout homme être le vrai partage.
Socrate.

Mais non dans ce siècle où l'on ne voit que de tristes égoïstes , de froids célibataires qui aiment mieux se livrer à une philosophie monstrueuse et aiment mieux leur repos que le bonheur de leurs concitoyens, même dans cette classe dont les mœurs devroient être épurée, et qui devroient édiffier les peuples est la premiere à étaler une somptuosité, peu faite pour des hommes qui se disent les Ministres de Dieu, les héritiers des Apôtres , ils veulent commander aux peuples et non édiffier par de bons exemples ; le luxe a fait chez eux des pro-

grès rapides, les biens immenses laissez par les Fidèles et déposés entre les mains des Evêques pour nourrir les pauvres, servent à l'entretien de toutes prodigalités. Les Princes de l'Eglise, habitent les Palais des Rois, ils n'ont plus de Chaumière, nous pouvons dire avec toute l'amertume qui puisse entrer dans le cœur d'un homme possédé de l'amour de la Patrie.

Le temps qui corrompt tout changeat bientôt leurs mœurs,
Et Dieu pour nous punir leur donnat des grandeurs.
Voltaire.

Les Ministres de Dieu ſont ils incorruptibles?
D'erreurs, ni d'intérêts ne sont ils susceptibles?
Hélas! pour approcher de Dieu et des Autels,
En ressemblent-ils moins au reste des mortels.
Racine.

Voila maintenant, Sire, l'étude à laquelle il faut vous attacher, il importe beaucoup de la bien faire, mais il faut commencer par connoître le cœur humain, pour l'étudier jusques dans le moindre de ses replis; rechercher avec un soin extrême, la cause

premiere des maux qui désolent votre Royaume, pour détruire jusques dans ses racines cette effervessence, comme une maladie épidémique qui s'est répandue sur tous les Propriétaires; le luxe qui confond tous les états, qui détruit les bonnes mœurs, est excessif chez tous les grands, et se communique infailliblement dans toutes les classes des particuliers par la raison,

Que le peuple imbécile,
Est des vices des grands imitateur servile.

Sire, les faux François sont assez hardis pour élever encore une voix téméraire, ils cherchent, ils inventent sans cesse des moyens nouveaux pour accabler ce pauvre peuple, dont la voix trop foible ne peut parvenir jusqu'à vous, il gémit par l'oppression des grands, par leurs vexations continuelles reste du Gouvernement féodal que Charles le Grand et Louis IX ont voulu abbatre, pour anéantir l'injustice des Riches contre les Pauvres; il faudroit qu'à leur exemple vous détruisassiez cette guerre Civile que font continuellement les Fermiers

Généraux aux malheureux Cultivateurs, car ces agens de malheurs, sont une espèce d'hommes nès pour ruiner une Monarchie plutôt que de l'enrichir.

Oui, mon Roi, c'est avec regret que j'afflige votre ame paternelle, votre pauvre peuple est lézé d'une maniere insultante, la cupidité invente journellement des moyens pour le faire périr de misère et de faim, l'excessive cherté du bled a réduit le pauvre artisan, le journalier, dans un état où il faudra des années pour l'en tirer; cette classe d'hommes en France, la plus nombreuse et la plus indigente, ne peut assez gagner pour subvenir à ses besoins; les bleds n'ont pas manqué en France, mais les exportations dans les Etrangers, qui profitent toujours de notre mésintelligence, pour nous miner sourdement, facilitées et conduites par les Iutendans des Provinces, sont les sources de la misère générale qui désole et dévaste journellement votre Royaume; l'insatiable ambition des grands pour satisfaire à leur luxe, ont loué leur bien

plus d'un tiers qu'il ne l'étoit il y a vingt ans seulement, telle Ferme louée 2000 livres il y a trente années est loué 30. Quelle est donc la classe qui paye cet augmentation ? si ce n'est la plus indigente, n'ayant pour tout bien pour faire subsister leur famille que la sueur de leurs corps qu'ils répandent chaque jour pour se nourrir, ainsi que tous les fainéants qui les méprisent sans cesse.

Voila les vérités incontestables quoique très-affligeantes pour vous et les véritables François ; vous trouverez des preuves palpables de ce que je vous avance dans toutes vos Provinces, vous aurez le temoignage de dix millions de vos sujets. Le mal n'est pas sans remède, et si l'on veut remonter à sa source, j'espère que l'on pourra le détruire jusqu'à sa derniere racine si les Propriétaires veulent payer le déficit de l'Etat, chose qu'ils doivent faire, comme un Père doit pourvoir aux soins de ses enfans ; mais si ceux qui possédent les richesses du Royaume veulent s'en séparer, Sire, n'en attendez rien ; pour concourrir au bien

général il faut ne former qu'un corps, pour n'avoir qu'une voix, qu'une volonté, ceux qui veulent se cacher, et qui dissimulent ne donneront jamais d'idées favorables sur leur compte, on regardera leurs intentions comms captieuses, et ils pourront le devenir en effet. Sire, pardonnez à mon zèle, j'ai dit la vérité.

Mon ami, si notre bon Roi eut connu lui-même les malheurs de son Peuple, nous serions plus heureux.